

Analytique existentielle et psychiatrie

En prononçant ma conférence d'aujourd'hui, je satisfais au vœu de notre cher ami Kurt Beringer. Ainsi, l'être-ensemble de l'orateur et des auditeurs, simplement déterminé par le thème, devient un *être-l'un-avec-l'autre* intrinsèque, à savoir amical : qui ne connaît pas de différence entre les vivants et les morts.

Conformément à la particularité du cercle d'amis de Beringer, notre être-l'un-avec-l'autre n'est pas non plus lié aux frontières nationales et aux frontières entre les Facultés. De même que l'Aar, la Limmat, le lac de Constance, le Rhin et le Main se rencontrent ici, de même se rencontrent ici philosophie, psychiatrie, neurologie, biologie et médecine en général. Il en résulte que ma tâche devrait consister à exposer notre thème de façon aussi complète que possible, à l'exposer avec la clarté et la simplicité qui étaient propres à notre ami, et à l'exposer de telle façon qu'il fût également compréhensible à tous. Vous comprendrez que cette tâche, vu l'éclatement actuel de la science, et vu surtout le manque d'intelligence que nous avons de son rapport avec la philosophie, vous comprendrez que cette tâche est irréalisable. Seuls le vœu et la demande de notre ami m'ont donné le courage de m'y attaquer quand même. A cela s'ajoute qu'en 1945 déjà, au sein de la Société suisse de psychiatrie, j'ai fait un exposé sur *La Direction de recherche analytico-existentielle en psychiatrie*¹; et que, dans les *Mélanges* offerts en hom-

1. *Schweiz. Arch. Neur.*, 57, H. 2 (1946).

mage à Martin Heidegger¹, j'ai publié un texte sur *La Portée de l'analytique existentielle de Martin Heidegger pour la compréhension-de-soi de la psychiatrie*; et que je n'aimerais donc pas simplement me répéter. Je ne peux naturellement pas supposer que cet exposé et ce texte sont généralement connus; je devrais cependant vous prier de vous y reporter pour mieux comprendre ma conférence d'aujourd'hui. Je n'indiquerai pour l'instant que cela, à savoir que par *analytique existentielle* [*Daseinsanalytik*] j'entends la clarification *philosophique-phénoménologique* de la structure a-priorique ou transcendantale de l'être-présent comme être-dans-le-monde, due à Martin Heidegger; par *analyse existentielle* [*Daseinsanalyse*], l'*analyse empirique-phénoménologique, scientifique, de modes et de structures* d'être-présent factuels. Celle-ci n'est cependant possible que sur la base de la première : par un regard constant sur l'essence, l'être et le fait de l'être-présent même. Dans la mesure où seule l'*analytique existentielle* rend possible et fonde l'*analyse existentielle*, elle est le concept plus large; et l'*analyse existentielle* est le concept plus étroit.

Le thème *analytique existentielle et psychiatrie* est plus large que celui de l'exposé de Berne et que celui du texte pour Heidegger; et il ne signifie pas simplement l'addition des deux thèmes. Il s'agit bien plus, sous ce titre, des relations de l'*analytique existentielle* en général avec la psychiatrie en général, c'est-à-dire de son rôle dans le tout et pour le tout de la psychiatrie comme science. Le premier exposé compréhensif et approfondi de la psychiatrie comme science, la *Psychopathologie* de Jaspers (1913), indique certes une juxtaposition horizontale de ses tâches, de ses directions de recherche et de ses résultats de recherche, mais ne permet de reconnaître aucun plan a-priorique [N. d. T. : mot à mot, *dessin des fondations*] selon lequel on pourrait concevoir l'*édification* de la psychiatrie comme science. Face à la multiplicité et à la différence des tâches psychiatriques, et face à la multiplicité structurelle de l'objet de la psychiatrie, on peut rejeter au départ comme irréalisable l'idée d'un tel plan; on peut aussi expliquer qu'il n'y a nul besoin d'un tel plan, puisque la psychiatrie s'édifie une fois pour toutes sur le fond de la biologie. Mais les temps sont depuis longtemps révolus où le plan de la psychiatrie s'épuisait dans la proposition

1. Berne, 1949.

de Griesinger : les maladies mentales sont des maladies du cerveau; où Wernicke, pour reprendre les termes de son élève Liepmann¹, pouvait tenter la « gigantesque entreprise » de faire se dissoudre toute la psychiatrie dans la neuropathologie de la fonction cérébrale, en repoussant autant que possible « les nombreuses interprétations de la psychologie rétrospective, qui remontent toutes au moi qui, pour des raisons déterminées et à une fin déterminée », fait quelque chose; mais les temps sont aussi révolus où Freud pouvait tenter la non moins « gigantesque entreprise » de faire se dissoudre toute la psychiatrie en psycho et en biopathologie de la fonction libidinale, repoussant autant que possible la neuropathologie de la fonction cérébrale. Ces temps ne sont pas seulement révolus parce que nous avons perdu la confiante croyance que le tout de la psychiatrie comme science, pour parler avec Hegel, pût être dominé par « l'unilatéralité et l'obstination de la particularité », d'une particularité quelconque; ils ne sont pas seulement révolus parce que des concepts tels que le cerveau, la maladie cérébrale, la fonction cérébrale, le moi, la psychologie en général, la libido, la pulsion, etc., sont devenus problématiques pour nous; ces temps sont aussi et surtout révolus parce qu'il nous faut enfin reconnaître sérieusement que le tout du problème psychiatrique ne peut absolument plus être compris, et moins encore résolu, à l'intérieur seulement de la « connexion des problèmes de la connaissance objectivante », pour reprendre les termes de Natorp. Car dans la connexion des problèmes de la psychiatrie, l'inépuisable problème de la *subjectivité* élève toujours plus puissamment la tête.

SUR LA PRÉHISTOIRE ET L'HISTOIRE DE L'ANALYTIQUE EXISTENTIELLE ET DE L'ANALYSE EXISTENTIELLE

Ce problème, on le sait, avait acquis une nouvelle portée pour la psychologie grâce aux idées de Dilthey sur une psychologie descriptive et dissecatrice, qui datent de 1894². Mais ce n'est qu'en 1912 qu'il apparut dans la connexion des problèmes scientifiques de la psychiatrie, et cela grâce à la doctrine de Jaspers sur les connexions intellec-

1. Cf. Sa conférence de Stuttgart sur « L'influence de Wernicke sur la psychiatrie clinique », *Mscr. Psychiatr.*, 30 (1911).

2. *Gesammelte Schriften*, vol. V.

tives¹, et je l'ai moi-même développé ensuite dans le concept de l'histoire de vie interne (1927-1928)². Aux connexions intellectives s'opposaient immédiatement les connexions causales ; au concept de l'histoire de vie interne, le concept de la fonction de vie. Mais auparavant déjà, en 1922, j'avais exposé historiquement le problème de la subjectivité dans mon livre depuis longtemps épousé, *Introduction aux problèmes de la psychologie générale* (Berlin, 1922), mais sans le porter sur le terrain de la psychiatrie. Brentano, Husserl, Natorp, Bergson étaient au centre de l'intérêt³. C'est aussi de 1922 que date mon exposé de Zurich sur la phénoménologie⁴, qui traitait des relations entre la phénoménologie pure ou eidétique de Husserl et la science expérimentale de la psychologie. Mais à l'époque déjà, derrière tous les efforts historiques et méthodologiques, il y avait, comme on peut le lire dans la préface à l'*Introduction*, le désir « *d'acquérir quelque clarté sur les fondements conceptuels de ce que le psychiatre, d'un point de vue psychologique et psychothérapeutique, perçoit, étudie et fait "au chevet du malade"* ». Mais ce n'est que cinq ans plus tard qu'il apparut que la clarté sur ces fondements conceptuels ne pouvait être acquise que par la clarté sur les horizons d'intellection préconceptuels et préscientifiques d'où sont issus ces concepts fondamentaux. Cette intelligence, déterminante pour toute notre démarche ultérieure, était devenue possible grâce à la parution de *Sein und Zeit* (Être et Temps). A la même session de la Société suisse de psychiatrie à Zurich, où j'avais fait mon exposé sur la phénoménologie, Eugène Minkowski avait tenu une conférence où, s'appuyant déjà entièrement sur Husserl et Bergson, il avait mis au premier plan l'« expérience vécue du temps » d'un cas de mélancolie schizophrénique, et l'avait excellemment analysé, de façon phénoménologique, en connexion avec le mode d'être-

1. *Kausale und « verständliche » Zusammenhänge zwischen Schicksal und Psychose bei der Dementia praecox (Schizophrenie)* [Connexions causales et « intellectives » entre destin et psychose dans la *dementia praecox* (schizophrénie)], *Z. Neur.*, 14, et *Psychopathologie générale*, 1^{re} éd., 1913.

2. *Berliner Vortr.*, 1927, *Mscr. Psychiatr.*, 68 (1928) et *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, vol. I, Berne, 1947.

3. Dans cette connexion, il faut aussi citer la seconde édition, parue en 1925, de la *Denkpsychologie* (Psychologie de la pensée), de Richard Höningwald, dont l'étude, surtout pour ses étroites relations avec la psychopathologie, est encore indispensable aujourd'hui. La même chose vaut naturellement pour les œuvres maîtresses de Max Scheler.

4. *Z. Neur.*, 82 (1923) et *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, Berne, 1947.

présent total¹. La même année, il avait mis en relation la schizoïdie et la syntonie de Bleuler avec l'« expérience vécue du temps »². (À ce propos, cependant, nous remarquerons dès maintenant que les *expériences* vécues du temps, de l'espace, etc., ne sont pas la même chose que les *formes d'être-présent* de la temporalisation, de la spatialisation, etc.) A partir de 1928, V. von Gebsattel, Erwin Straus, puis Franz Fischer se faisaient rapidement connaître par de remarquables travaux cliniques et systématiques sur les problèmes de la subjectivité et des méthodes de son élaboration scientifique en parole, s'appuyant sur l'analyse empirique-phénoménologique de certaines formes d'expérience vécue du temps et de l'espace, et de devenir et dé-devenir historique de la personnalité ; sans que l'on puisse déjà reconnaître clairement l'influence de l'œuvre de Martin Heidegger, *Sein und Zeit*, publiée en 1927. À part Bergson, c'étaient des auteurs tels que Simmel, Klages, Scheler, Husserl, Höningwald, Pascal, Kierkegaard, et d'autres, qui avaient été déterminants. V. von Gebsattel, en 1928 déjà, avait défini sa méthode comme une observation constructive-génétique (par la suite, il la qualifiera, plus adéquatement, de structurale) ; et il entendait par là « une méthode qui démontre la connexité ontologique des symptômes biologiques et des symptômes mentaux-psychéiques pour un champ de maladie³ ».

Il ressort de tout cela que la situation scientifique de la psychiatrie était *mûre* pour la réception d'une œuvre où le problème de la subjectivité était abordé non plus d'un point de vue psychologique, ou seulement phénoménologique, mais en *connexion philosophique ou ontologique* avec la question du *sens de l'être*, et l'interprétation du temps comme horizon possible de toute compréhension de l'être. Dans la mesure où il avait fallu, pour dégager cet horizon, l'analytique ontologique de l'être-présent comme être-dans-le-monde, ce n'est pas seulement l'*interrogation* sur la « subjectivité », mais aussi l'interrogation sur la structure a-priorique de l'être-présent humain en général qui prit une tournure toute nouvelle et s'approfondit. Tandis qu'Eugène Minkowski, dans *Le Temps vécu*

1. « Étude psychologique et analyse phénoménologique d'un cas de mélancolie schizophrénique », *J. de Psychol.*, 20, n° 6 (1923).

2. *Z. Neur.*, 82 (1925).

3. *Zeitbezogenes Zwangsdanken in der Melancholie. Versuch einer konstruktiv-genetischen Betrachtung der Melancholiesymptome* (Pensée obsessionnelle en rapport avec le temps dans la mélancolie. Essai d'une observation constructive-génétique des symptômes de la mélancolie), *Nervenarzt*, 1, II. 5 (1928).

(1933) et *Vers une cosmologie* (1936), Erwin Straus, dans *Geschehnis und Erlebnis* (Fait advenu et expérience vécue) [1930] et *Vom Sinn der Sinne* (Du sens des sens) [1935], von Gebssattel, dans d'autres analyses phénoménologiques-cliniques exceptionnelles, suivaient plus ou moins leur propre voie; j'ai moi-même, sous l'impression formidable de *Sein und Zeit*, dégagé en 1930 l'ascension et la chute non plus comme des formes d'expérience vécue, mais comme des *formes d'être-présent*¹, pour élaborer ensuite, en 1931 et 1932, la forme d'être-présent maniaque de façon rigoureusement méthodique, en me servant du fil conducteur de *Sein und Zeit*². A cela s'ajoutèrent, à partir de 1944, les « Études de schizophrénie », dans le *Schweizer Archiv*. Celles-ci furent précédées par ma controverse avec Heidegger, dans le texte sur *Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins* (Formes fondamentales et intelligence de l'être-présent humain) [1942]. A la suite de ce texte, M. Boss (1947) a expérimenté l'analyse existentielle dans le domaine aussi des perversions sexuelles³. Ce texte constitue la plus importante extension territoriale de la direction de recherche analytico-existentielle en psychiatrie depuis ma conférence de Berne sur ce thème. Que la compréhension, enfin, d'un acte criminel isolé puisse, elle aussi, être favorisée de façon insoupçonnée par la recherche et l'examen analytico-existentiels, cela, on peut le voir dans le travail extrêmement subtil de Roland Kuhn (1948), *Analyse des Mordversuchs eines depressiven Fetischisten und Sodomisten an einer Dirne* (Analyse de la tentative de meurtre sur une prostituée, commise par un fétichiste et sodomiste dépressif)⁴.

Cette digression historique, très fragmentaire, doit vous avoir montré que la situation scientifique de la psychiatrie était effectivement mûre pour la réception de *Sein und Zeit*; car ce n'est que là que ses efforts pour dominer scientifiquement le problème de la subjectivité trouvaient leur appui, leur fondement propre. Je ne puis espérer vous montrer en l'espace d'une brève heure pourquoi il en est ainsi. Au reste, je dois conseiller aussi au connaisseur de *Sein und Zeit* de se familiariser avec l'œuvre où le problème de la subjectivité est dégagé historiquement et

1. Cf. *Rêve et existence, Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, 1.

2. *Über Ideenflucht* (Sur la fuite des idées), Zurich, 1933.

3. M. Boss, *Sinn und Gehalt der sexuellen Perversionen* (Sens et teneur des perversions sexuelles), Berne, 1947.

4. *Msch. Psychiatr.*, 116, nos 1-2 et 3.

se trouve, pour ainsi dire, en bouillon de culture, la *Psychologie générale* de Natorp, qui date de 1912. Et c'est à partir de la tentative de Natorp de résoudre le problème de la subjectivité par sa dissolution dans le processus de la subjectivation ou de la reconstruction, parce que cette tentative ne pouvait satisfaire personne, qu'on peut, à mon sens, le mieux mesurer ce qui s'est accompli dans ce domaine pendant les quinze années situées entre 1912 et 1927, par le travail gigantesque de Husserl et de Heidegger. Avec *Sein und Zeit*, pour le préciser à nouveau, le problème de la subjectivité s'est détaché de la corrélativité de la relation sujet-objet, et même du cadre étroit de la *connaissance*, pour se situer sur le vaste terrain de l'être-dans-le-monde comme *transcendance*. La « subjectivité » signifie maintenant la structure a-priorique non seulement de la « connaissance » mais aussi de la subjectivité transcendantale en général, terminologiquement et ontologiquement déterminée comme être-présent ou être-dans-le-monde. Or, par là, le regard s'ouvrirait en même temps à la découverte des « forces » par lesquelles l'être-présent, pour reprendre les termes de Wilhelm Szilasi, « se tient ou se perd à l'intérieur de la totalité des possibilités d'être¹ ». C'est dans cette mesure que Szilasi peut dire que *Sein und Zeit* constitue aussi la première exploration de l'être-présent relativement à sa *transcendance objective*². Ce n'est que par cette pénétration que s'ouvre la compréhension de la portée de *Sein und Zeit* pour un plan et une édification architectoniques de la psychiatrie. Car nous voyons maintenant que la *réalité de l'être-homme* n'est pas suffisamment caractérisée par les termes *conscience* ou *vie*, abstraction faite de ce que le concept de *vie* nous place toujours à nouveau devant ce mystère, à savoir comment est-il possible que, pour reprendre à nouveau les termes de Natorp, « à un endroit déterminé de la connexion objective (déjà presupposée comme un tout) — de la connexion des problèmes de la connaissance objectivante —, survienne quand même quelque chose d'entièrement nouveau, d'hétérogène : la conscience singulière de la subjectivité singulière ». En concevant la réalité de l'être-homme comme être-présent, Heidegger a pour la première fois « rendu sensible, en l'exposant, la plénitude de la *transcendance objective* du réel en l'être-réel de l'homme, rendu sensible

1. *Macht und Ohnmacht des Geistes* (Puissance et impuissance de l'esprit), p. 262, Berne, 1946. L'italique est de moi.

2. *Op. cit.*, p. 261.

sa facticité ». Il a constitué ainsi l'être humain, « avec une extension et une intensité nouvelles », objet pour l'exploration scientifique « de la structure de son mode d'être particulier¹ »; il l'a constitué objet pour l'*exploration [Erforschung]* scientifique de la *structure* de son mode d'être particulier! Là réside l'importance de Heidegger pour la *recherche* psychiatrique.

**SUR LA QUESTION DE SAVOIR
S'IL EST LÉGITIME DE RAMENER
L'ANALYSE EXISTENTIELLE EN TANT
QUE MÉTHODE DE RECHERCHE EMPIRIQUE
A L'ANALYTIQUE EXISTENTIELLE
PHILOSOPHIQUE**

Si je me contente de ces quelques brèves indications et renvoie, pour le reste, à *Sein und Zeit*, mais aussi aux écrits de W. Szilasi, la question s'élève cependant, pressante et très actuelle, de savoir *de quel droit* l'*analyse existentielle, empirique-phénoménologique*, se réfère à l'*analytique existentielle* de Heidegger. Il n'y a pas longtemps encore, à une assemblée de l'Association suisse de psychiatrie, j'ai entendu dire que notre entreprise n'avait rien de commun avec celle de Heidegger, si ce n'est un certain stock de mots. D'autres, au contraire, n'aperçoivent aucune différence entre analytique existentielle et analyse existentielle empirique-phénoménologique; ils voient même dans nos efforts la seule conséquence juste de la doctrine de Heidegger. Ce sont ceux qui, face à *Sein und Zeit*, parlent d'une « étonnante volte vers l'humain » et déclarent rondement : « Un premier jalon, une grande tentative a été gaspillée là "empiristiquement"². » D'autres, à nouveau, parlent bien d'une mécompréhension de l'*analytique existentielle* de Heidegger par les chercheurs empiriques-phénoménologiques, mais essaient d'aller au fond de l'« incontestable productivité » de cette mécompréhension, et ils essaient de démontrer qu'elle est fondée dans la nature de la chose même. C'est ce que fait Hans Kunz dans sa contribution aux *Mélanges offerts à Martin Heidegger*, intitulée *Die Bedeutung der Daseinsanalytik Martin*

Heideggers für die Psychologie und die psychologische Anthropologie (L'Importance et la signification de l'analytique existentielle de Martin Heidegger pour la psychologie et l'anthropologie psychologiques). Kunz essaie de montrer qu'il existe une « ambiguïté insurmontable, enracinée dans l'essence de l'être-présent même » et que celle-ci, doit être ramenée au fait que les existentiels de Heidegger doivent « toujours être aussi des caractères de l'être-homme¹ ». Cette seule indication suffirait à justifier la référence de l'*analyse existentielle, empirique-phénoménologique*, à la doctrine de Heidegger. Moi-même, pour me mettre à l'abri des malentendus, j'ai toujours souligné que les *intentions* de Heidegger étaient tout à fait différentes des nôtres. Dans *Sein und Zeit*, il s'agit, pour le souligner une fois de plus, de poser, de façon nouvelle, la *question du sens d'être*, et d'éveiller à nouveau une compréhension pour le sens de cette question. Mais pour cela il faut une « explication conforme qui précède », une explication de l'étant qui questionne, donc, de l'être-présent « relativement à son être² ». Cette explication s'effectue expressément chez Heidegger relativement à la compréhension d'être, et à nouveau, on le sait, relativement au temps comme horizon possible d'une telle compréhension. C'était là le but provisoire de *Sein und Zeit*. Si l'on me reproche donc, comme à Bollnow, non seulement d'avoir mécompris Heidegger mais encore d'avoir essayé de le « compléter » (par l'introduction du mode d'être duel de l'amour), je ne peux que répéter que l'*explication heideggérienne* de l'être-présent s'est effectuée relativement à la compréhension d'être, mais *nullement* dans une intention *anthropologique*, nullement donc dans l'intention de *décrire* l'être-présent humain selon toutes ses directions de sens, selon toutes les possibilités et les constituances de son projeter-de-monde, de son être-dans et de son pouvoir-être-soi, thème qui ne peut absolument pas être traité de façon définitive. On comprend ainsi pourquoi, et pour ne citer qu'un exemple, on ne trouve dans *Sein und Zeit* aucune explication expresse de la consistance ou de la matérialité ou de la coloration ou de l'éclairage des projets de monde; alors qu'une telle explication, 'en ce qui concerne les formes d'être-présent de l'ascension ou de la chute, ou celles de l'être-dans-le-

1. *Op. cit.*, p. 63. Cf. W. Szilasi, *Wissenschaft als Philosophie* (La Science comme philosophie), p. 50 sq., Zurich-New York.

2. Cf. Paul Häberlin, *Anthropologie und Ontologie* (Anthropologie et ontologie), *Zeit. philos. Forschg.*, IV, 1, p. 20 sq. du tiré à part.

1. *Festschrift* (Mélanges), p. 40 et 49.
2. *Sein und Zeit*, p. 11.

monde maniaques, dépressives, schizophrènes, psychopathes ou névrotiques, est indispensable. On voit donc que Heidegger, avec ses existentiels et son tracé de la structure a-priorique de l'être-présent comme être-dans-le-monde, n'a pas seulement dégagé l'horizon pour notre propre recherche empirique-phénoménologique mais qu'il nous a aussi donné un instrument à l'aide duquel nous pouvons continuer à bâtir l'édifice de notre propre science. Et en renvoyant, pour ce qui est de cette dernière possibilité, à mes différentes conférences, je reviens brièvement à la question fondamentale qui nous occupe ici, à l'importance et à la signification possibles de l'analytique existentielle pour un plan de la psychiatrie. Il est maintenant facile de montrer dans quelle mesure un plan projeté sur le terrain de l'analytique existentielle se distingue, et cela malgré le but commun de recherche, d'un plan au sens de l'observation constructive-génétique ou purement structurale.

**LA SIGNIFICATION ET L'IMPORTANCE
DE L'ANALYTIQUE EXISTENTIELLE
POUR UN PLAN POSSIBLE
DE LA PSYCHIATRIE COMME SCIENCE**

Comme vous l'avez entendu (cf. p. 89), la méthode de la psychiatrie consistait à démontrer la « connexité ontologique des symptômes biologiques et mentaux psychéiques pour un champ de maladie ». Mais autant, nous aussi, nous avons ce *but* devant les yeux, autant il nous faut cependant souligner que les symptômes de maladie sont toujours des concepts qui sont déjà passés par un processus de connaissance scientifique travaillant avec des concepts biologiques de valeur; et cela, qu'ils concernent maintenant des états de fait biologiques ou mentaux-psychéiques (cf. *infra*, p. 105). Or, dans de tels concepts, on ne peut plus démontrer de connexité ontologique; cette démonstration au contraire, comme l'a si clairement montré Heidegger, doit *précéder* toute conceptualité. Ce qui est le cas dans l'exploration de l'être-présent relativement à sa transcendance *objective*. Celle-ci constitue la base, le plan où les horizons scientifiques, intellectifs et réiques, de la biologie, de la psychologie, de la psychophysique, de la psychopathologie, etc., horizons thématiquement limités et fondés à chaque fois par leur champ d'objet, peuvent

s'ordonner. Leur « connexité » ne peut pas être démontrée dans et par quelque chose comme les symptômes de maladie; c'est bien plus l'analytique existentielle, la question sur l'*être* de l'étant que nous appelons homme, qui dégage enfin le terrain sur lequel les diverses branches de la science psychiatrique peuvent s'installer. Cela repose sur le fait que l'être-présent n'est pas, ontologiquement, « suspendu en l'air » comme la « conscience », mais qu'il désigne, comme vous l'avez entendu, *un moment seulement du réel en l'être-réel de l'homme*; en d'autres termes, *qu'il se tient ou se perd à l'intérieur de la totalité des possibilités d'être*. Cela s'exprime chez Heidegger de cette façon, à savoir que l'être-présent est constamment compris relativement à la « facticité de la livrée en réponse [Überantwortung], en d'autres termes, relativement à sa *jection* et à son être-en-jet constant. (Nous y reviendrons dans le chapitre terminal.)

La conséquence en est que les projets-de-monde, eux aussi, peuvent être considérés comme des projets jetés, et non pas seulement comme des « actes libres d'un moi absolu ». D'autre part, la liberté des projets-de-monde n'est pas non plus « absolue », dans la mesure où ils doivent être entre eux dans une *continuité a-priorie*. « Nous ne pouvons pas, déclare Szilasi, interrompre arbitrairement la séquence déterminée des projets de compréhension, car cela signifierait que le projet arbitraire serait complètement immotivé et impénétrable. Il nous paraîtrait... comme venu des airs, dénué de tout fondement¹. »

On pourrait en conclure que nous parlons de *psychose* là où la séquence des horizons d'intellection est interrompue, immotivée et impénétrable. C'est peut-être le cas par exemple dans les états schizophrènes terminaux, dans la paralysie générale, ce n'est cependant pas valable pour la schizophrénie en général, ou pour l'être-dément maniacodépressif. On ne peut parler là que d'une *altérité* de la séquence des horizons d'intellection, mais en aucun cas d'une interruption arbitraire de leur séquence. En ce qui concerne, par exemple, la forme d'être-présent maniaque, j'ai donc parlé, à la suite de Tillich, d'une « *contrariété de forme, créatrice de forme*² ».

1. *Wissenschaft als Philosophie* (La Science comme philosophie), p. 25.
2. Cf. *Über Ideenflucht* (Sur la fuite des idées), p. 185.

DU RAPPORT
ENTRE ANALYSE EXISTENTIELLE
ET PSYCHOPATHOLOGIE

Il devrait être clair, après tout cela, que l'analyse existentielle n'est pas simplement une forme structuro-analytique, ou même structuro-théorique de la psychologie, et moins encore de la psychopathologie, cela déjà pour la simple raison que l'analyse existentielle connaît certes une différence entre norme et contrariété à la norme — et dans cette mesure, elle peut aussi établir et décrire les flexions des modes d'être-présent —, mais qu'elle ne possède pour sa part nul critère pour pouvoir affirmer la morbidité de telles déclinaisons. Cela n'est possible que sur la base de la conceptualité de fond psychiatrique, et de l'expérience qu'elle ordonne théorico-systématiquement. L'analyse existentielle ne peut donc jamais « remplacer » la psychopathologie. Mais dans quelle mesure elle peut ré-agir sur la psychopathologie, cela, un passage de la conférence viennoise de Manfred Bleuler, *Forschungen zur Schizophreniefrage* (Recherches sur la question de la schizophrénie), pourra vous le montrer¹. Selon M. Bleuler, l'observation analytico-existentielle était à la pointe en ce que,

« (par elle) nous avons appris à voir au cours des quinze dernières années cette symptomatologie (de la schizophrénie), de façon insensiblement différente, plus simple et plus proche de la nature ». « Au début de l'observation de la symptomatologie schizophrène, il y avait la démence, les idées délirantes et les hallucinations. Elles furent relayées par la quête des symptômes primaires, et dans ce domaine-là, ce furent tout d'abord les symptômes associatifs (l'ataxie intrapsychique, la dissociation, l'incohérence) qui éveillèrent l'intérêt. Puis s'y ajoutèrent les symptômes de fond affectifs, l'adresse sentimentale inadéquate, l'ambivalence jusqu'à la scission affective de la personnalité, et l'autisme. Enfin, les symptômes subjectifs furent éclairés : les expériences vécues d'étrangement, de disparition du monde, de pétrification, la dépersonnalisation au sens le plus large du terme. *Aujourd'hui*, nous n'aurons plus guère tendance à voir toutes ces manifestations, et d'autres manifestations psychopathologiques dans la schizophrénie, comme une série de symptômes autonomes, *côte à côte*. Nous serons tout aussi peu tenté de faire dériver un symptôme des autres. Nous nous

sommes bien plus accoutumés à voir dans tous ces symptômes de la maladie des manifestations d'un seul et même trouble de la personnalité. Le schizophrène, comme nous le ressentons aujourd'hui, n'est plus une personnalité perturbée parce que certaines de ses fonctions psychiques sont malades, mais parce que sa personnalité comme un tout est malade. » « Des hallucinations par exemple, des idées délirantes ne peuvent plus être considérées aujourd'hui comme des symptômes indépendants ou purement secondaires. Eux aussi apparaissent bien plus comme la même chose que les symptômes élémentaires. » « Le délire et les illusions des sens ne peuvent plus être dérivés de troubles fondamentaux; ils sont dans leur essence la même chose, exactement, que les troubles fondamentaux. » « Nous apercevons aujourd'hui la motorique du schizophrène comme l'expression immédiate de la psyché : le manque de grâce, d'harmonie, d'unité de l'expression motrice est la même chose que le manque d'unité et d'orientation finale de la pensée et du sentiment. »

Nous avons pu montrer ce dernier point, avec une clarté particulière, dans l'analyse du cas Jürg Zünd¹.

Or ces explications de Bleuler ne sont pas seulement instructives parce qu'elles témoignent de la ré-action de l'analyse existentielle empirique-phénoménologique sur la recherche clinique, mais aussi parce qu'elles sont propres à montrer en quoi l'analyse existentielle se distingue, malgré tout, de la psychopathologie. Cette distinction concerne avant tout le discours sur le *qui* (pour ne pas dire le sujet) *de l'être-dans-le-monde*. C'est un mérite particulier de l'analytique existentielle de Martin Heidegger, qu'elle ait précisément posé et fondé à nouveau la question du qui de l'être-présent. Il est ainsi apparu clairement que des concepts tels que le « schizophrène », sa « psyché » et ses « fonctions », le moi, la personne, et même le concept de personnalité, utilisé par M. Bleuler comme c'est indispensable en psychopathologie, restent encore dans la connexion des problèmes de la connaissance objectivante. Du point de vue de l'analyse existentielle, le moi, la personne ou la personnalité, et même le soi (l'ipse), pour ne mentionner que cela, représentent des modes singuliers, plus ou moins complexes, de l'être-présent, en face desquels il existe encore une masse d'autres modes, tels que le on, le tu, le nous pluriel et duel. (Comment ce que nous appelons *personnalité* peut être interprété de façon analytico-existentielle, j'ai essayé de le montrer dans mon texte, *Henrik Ibsen und das Problem der Selbstrealisation in der*

1. M. Bleuler, *Forschungen zur Schizophreniefrage* (Recherches sur la question de la schizophrénie), Vienne, *Z. Nervenheilk.*, 1, H. 2-3, 131.

1. *Schweiz. Archiv Neur.*, 56 (1946) et 57 (1947).

Kunst [Henrik Ibsen et le problème de la réalisation de soi dans l'art, Heidelberg, 1949], à l'aide de la doctrine de la « proportion anthropologique », de la proportion des directions de sens analytico-existentielles de l'étendue et de la hauteur.)

Or, eu égard à la différence entre l'observation analytico-existentielle et l'observation psychopathologique, ces modes-là du « qui » sont de la plus haute importance où le « qui » n'est plus du tout existentiellement exprimé par une expression personnelle ou personnée, mais où il est exprimé par l'*image*. Pour ne citer qu'un seul exemple, j'ai déjà montré dans mon essai sur *Rêve et existence* (et Gaston Bachelard l'a depuis confirmé dans une très large mesure dans son livre sur *L'Air et les songes*, Paris, 1943) que le « qui », ou le sujet, de l'ascension et de la chute, dans le langage courant aussi bien que dans la poésie et le rêve, est représenté avec préférence par l'*oiseau* qui s'élève dans les airs, ou qui tombe du ciel, ou qui est abattu dans les airs; et l'*oiseau* possède chaque fois là des caractères de forme et de couleur — des contours les plus précis et des couleurs les plus lumineuses dans l'ascension de l'être-présent jusqu'au déchiquetage ou au morcellement total de la forme et à la coloration la plus noire dans la chute. Il ne s'agit là, nulle part, de combinaisons occasionnelles, mais de structures d'être-présent a-prioriques, inébranlables. S'il n'en était pas ainsi, nous ne pourrions pas voir à chaque fois, à partir du langage, ou des rêves, ou des protocoles de Rorschach, la structure des modes d'être-présent. Je dis intentionnellement voir, car on entend souvent dire qu'ici, à partir de quelque chose, l'*image*, on conclut quelque chose d'autre, le mode d'être-présent ou le projet-de-monde. Non, dans l'*image*, le projet-de-monde se montre de lui-même. L'*image* étant, pour reprendre les termes de Szilasi, « le premier ressac de la transcendance ». Et par suite, pour l'analyse existentielle, l'*image* n'est pas non plus symbole (pour quelque chose qui serait caché derrière elle, comme c'est le cas en psychanalyse), mais elle est expression immédiate. Par là, on comprend déjà comment et pourquoi, dans l'analyse existentielle, l'expression parlée en général, et donc aussi le langage du rêve et le contenu « manifeste » du rêve, retrouvent à nouveau leur place et jouent même à nouveau un rôle décisif.

L'*image* nous conduit à la *métaphore*, qui, elle aussi, joue dans l'analyse existentielle un rôle central, et très différent de celui qu'elle a joué jusqu'à présent dans la

psychopathologie. L'analyse existentielle ne s'intéresse cependant pas simplement au fait, linguistique, que dans la métaphore « une signification de mot est transférée d'un champ réique déterminé à un autre », mais, comme je l'ai déjà montré dans mon exposé *Sur la phénoménologie*, elle s'intéresse en premier lieu au fond existentiel de la possibilité d'un tel transfert.

Pour expliciter cet état de fait, je choisis un *exemple* tiré du livre (paru en 1936) d'Eugène Minkowski, *Vers une cosmologie*, qui, bien qu'il se réfère encore entièrement à l'élan ou au dynamisme vital de Bergson, grâce à l'incomparable don phénoménologique de l'auteur, constitue toujours encore à mes yeux la meilleure introduction à la cosmologie phénoménologique. (Il ne s'agit pas ici du problème pseudo-anthropologique de la « situation de l'homme dans le cosmos ou l'univers », mais déjà, absolument, du projet ou du surmontement anthropologique de l'être-présent, des modes par lesquels il se projette et s'éclôt le monde.) Dans notre exemple, il s'agit des adieux « déchirant le cœur », des adieux de l'auteur d'une personne aimée, lors du départ de son train. Lorsque le train se met en mouvement, il court tout d'abord « instinctivement » avec, mais il reste bientôt en arrière. Il le suit encore des yeux et cherche à saisir une dernière fois du regard la main qui lui fait signe. Le train disparaît à ses yeux dans une courbe mais, en pensée, il suit son voyage qui emporte avec soi une « partie de son être », « le meilleur de son intérieur », pour reprendre les paroles de Faust. Encore en quittant la gare, il se sent aspiré « dans la direction opposée » et, en heurtant un passant, il s'excuse par ces mots : « Excusez-moi, j'étais ailleurs, à des milles d'ici. »

Lorsque Minkowski déclare à ce propos qu'il s'agit là de trois modes différents « de parcourir l'espace », à savoir, par le changement de lieu, par le regard et par la « pensée », ou, comme nous dirions, « en esprit », l'expression « parcourir » semble n'être adéquate que pour le changement de lieu, et, appliquée au regard et à la pensée, elle semble constituer une métaphore. Néanmoins, il s'agit, selon Minkowski, « d'un mouvement dans un seul et même espace ». Minkowski appelle cet espace l'« espace primitif ». En termes analytico-existentiels, il s'agit d'un seul et même mode fondamental, originel, du projeter — et de l'éclosure-de-monde, de la transcendance donc; à savoir, de la *spatialisation*. A l'intérieur de ce mode, il s'agit à nouveau de cette sorte de spatialisation de l'être-présent que nous appelons *adieux* (séparation) [comme unité de l'être-séparé et de l'être-entraîné-avec.] Minkowski

remarque très justement que cet espace primitif ne s'édifie et ne s'ouvre dans toutes ses formes que selon la manière dont nous le *parcourons*. Il appelle cela le dynamisme spatial a-priori.

Vous voyez par cet exemple que — et pourquoi — le mode d'expression *métaphorique* est le langage *propre* de tout mode d'observation phénoménologique, et dans cette mesure aussi, de tout mode d'observation analytico-existential; et cela parce que toutes deux, la métaphore et l'analyse existentielle, ne considèrent pas comme déterminantes les séparations entre les champs discursifs et scientifiques, mais essaient au contraire de saisir, d'apercevoir les *phénomènes existentiels originels*. Ce phénomène s'appelle, dans le langage de Minkowski : suivre le train qui enlève la personne aimée et, avec elle, mes pensées, mon amour, une part de mon être. Dans notre langage, ce phénomène s'appelle *l'être-emporté-avec*. C'est un phénomène particulier de l'être-attiré ou séduit, dont Erwin Straus a déjà commencé à interpréter en détail le caractère de spatialisation dans son livre encore insuffisamment connu, *Du sens des sens*¹. C'est dans de tels modes d'être que nous *vivons* et que nous *sommes*. Et seule l'observation *conceptuelle* construit là des séparations ou des coupures. Où celui qui reste se dissout ou « vit », là *ne* sont précisément *pas* ces « coupures », mais règne le mode unitaire, inséparable du « courir désespérément derrière le train », de l'être-emporté-avec la personne aimée en lui². Que cet être-emporté-avec s'exprime une fois comme mouvement d'éloignement ou comme changement de lieu dans l'espace tridimensionnel; une autre fois, comme mouvement du regard dans l'espace visuel; et finalement, comme mouvement de pensée et d'état d'âme dans l' « espace mental »; en d'autres termes, que la connaissance objectivante doive ici rigoureusement séparer motorique, optique et mnémique, mouvement musculaire, présentation et représentation, cela n'attaque et n'affaiblit en rien l'observation phénoménologique-analytico-existentielle.

1. Cf., par exemple, *Der Zusammenhang des Empfindens und Sich-Bewegens* (La Connexion du ressentir et du se-mouvoir), p. 150 sq.

2. Nous voyons donc qu'il s'agit là du mode duel de l'amour, ce dont on devrait tenir compte dans une analyse plus poussée de la spatialisation, de la temporalisation et de l'ipséisation de l'être-attiré en général et de l'être-emporté-avec, lors de la séparation d'une personne aimée en particulier (où se-presse-en-avant la situation mondaine du « préoccuper », à l'intérieur du domicile et de l'éternité de l'amour).

Mais cet exemple contient encore une autre métaphore. Minkowski parle ici, mais en passant, du *vent glacial de la séparation*. Cela caractérise deux autres traits essentiels de la séparation, des adieux; car même si quelqu'un, dans une telle séparation, devait suer d'énervernement ou d'effort, la température de la séparation déchirant le cœur demeure cependant, en tant que phénomène existentiel en général, celle du refroidissement, et même celle du froid glacial de la pétrification. Et que ce soit précisément le vent dont parle ici Minkowski n'est derechef pas une « métaphore occasionnelle ». Il ne viendrait à l'esprit d'aucun phénoménologue, d'aucune langue et d'aucun rêve, de parler, par exemple, d'une *cavité glaciale* de la séparation; car ce qui est essentiel à la séparation, le parcourir de l'espace, serait contredit par le séjour restreint d'une chose immobile dans un espace *limité*; tandis que l'être agile, volatile, d'une chose mouvante dans un espace illimité, tel que l'expose le vent, correspond absolument à la séparation. Le temps nous interdit malheureusement d'aborder, ne serait-ce que d'un mot, le mode de temporalisation très complexe de ce que nous appelons prendre congé. Vous trouverez quelques excellentes indications à ce sujet dans *Monsieur Teste*, de Paul Valéry¹.

Or notre exemple tiré de l'œuvre de Minkowski jette aussi une lumière sur les prétendues métaphores des schizophrènes, métaphores parmi lesquelles nous voudrions encore relever la prétendue métaphore de la disparition du monde. Je dis prétendue car, pour l'observation analytico-existentielle, il s'agit là de tout autre chose, à savoir d'une des plus impressionnantes confirmations du fait analytico-existential fondamental, comme quoi, pour reprendre à nouveau les termes de Szilasi, *l'être-présent perçoit comme monde extérieur ce qu'il est originellement soi-même*². Confronté à cela, le psychopathologue face à l' « expérience vécue de disparition du monde » ou face au délire de disparition du monde, ce qui n'est, au reste, absolument pas la même chose, le psychopathologue

1. « De sentir que l'on s'en va, toutes choses encore tangibles en perdent presque aussitôt leur existence prochaine. Elles sont comme frappées dans les puissances de leur présence, dont quelques-unes s'évanouissent. » Et sur le compagnon, dont il a pris congé hier, il écrit : « Hier encore, vous étiez près de moi, et il y avait en moi une secrète personne déjà toute disposée à ne plus vous voir de longtemps. Je ne vous trouvais plus dans le temps rapproché, et cependant je vous tenais la main. Vous m'étiez coloré d'absence, et comme condamné à ne point avoir d'avenir imminent. Je vous regardais de près, je vous voyais au loin. Vos mêmes regards ne contenaient plus de durée. Il me semblait qu'il y eût entre vous et moi deux distances, l'une encore insensible, l'autre immense déjà; et je ne savais pas quelle il fallait prendre pour la plus réelle des deux. » Cf. p. 55 sq.

2. *Macht und Ohnmacht des Geistes* (Puissance et impuissance de l'esprit), p. 197.

croit donc devoir parler effectivement d'une métaphore¹. Il part du concept artificiellement isolé du vivre ou de l'éprouver, ou de l'expérience vécue, et déclare rondement : « Des expériences vécues sont paraphrasées et, dans cette "imagisation", nous apercevons l'origine de la métaphore (p. 260) ». Celle de la disparition du monde « n'est qu'une comparaison parmi d'autres, par laquelle le malade paraphrase ses états ou ses situations et, par là même, son processus de maladie (p. 261) ». A ce propos, l'analyse existentielle doit affirmer, premièrement, qu'il n'existe absolument pas de vivre ou d'éprouver flottant librement, indéterminé et dénué de monde ; deuxièmement, que vivre ou éprouver et disparition du monde peuvent donc être aussi peu séparés l'un de l'autre que vivre ou éprouver et apparition du monde, ou monde en général ; et qu'on ne peut donc voir dans la disparition du monde une paraphrase ou une transcription d'un vivre ou d'un éprouver qui serait au reste dénué de monde ; troisièmement, que, à supposer que l'on veuille parler ici d'une paraphrase, ce n'est en tout cas pas le « schizophrène » qui paraphrase, mais l'être-présent ou l'être-dans-le-monde qui « impose » en schizophrène. L'auteur, par contre, se rapproche de l'état de fait existentiel quand il déclare de façon surprenante, en accord à nouveau avec Zutt (et Erwin Straus) : « Aux modes d'être du sujet correspond la physiognomonie du monde » (p. 262). Mais là aussi on ne peut écarter cette objection, à savoir que le mode d'être du sujet et la physiognomonie du monde ne peuvent être séparés que conceptuellement ; qu'existentiallement, par contre, ils constituent une unité inséparable. Nous trouvons un nouvel exemple de cet état de choses et de son interprétation analytico-existentielle dans le très beau cas de Storch et Kuhlenkampff, dans l'ouvrage *Zum Verständnis des Weltuntergangs der Schizophrenen*² (Pour comprendre la disparition du monde des schizophrènes).

SUR LE RAPPORT ENTRE ANALYSE EXISTENTIELLE ET PSYCHOTHÉRAPIE

Le thème *analyse existentielle et psychiatrie* ne serait pas pleinement ébauché, si nous ne jetions encore un bref

regard sur le thème annexe, « analyse existentielle et psychothérapie ». Contrairement à la psychanalyse, l'analyse existentielle n'est pas issue d'efforts psychothérapeutiques mais, comme nous l'avons déjà mentionné, « *du désir d'acquérir quelque clarté sur les fondements conceptuels de ce que le psychiatre, d'un point de vue psychologique et psycho-thérapeutique, perçoit, étudie et fait "au chevet du malade"* ». Que l'analyse existentielle ait finalement eu aussi accès à la psychothérapie, cela lui est, en quelque sorte, tombé du ciel ; c'est aisément compréhensible cependant, compte tenu de sa proximité immédiate, à savoir préconceptuelle, préthéorique, de l'être de l'homme, du mode et de la façon de son être-dans-le-monde. L'expérience a rapidement montré que le nouveau mode de compréhension, originellement issu de la recherche pure, est aussi tombé, chez beaucoup de nos malades, sur une compréhension frappante de leur part, instituant ainsi un contact avec eux, qui n'aurait pu être atteint d'une autre façon. Je me contenterai de vous renvoyer au livre sur les perversions, de M. Boss, et à la conférence de Roland Kuhn sur le même sujet. Mais à cela s'ajoute encore que l'expérience vécue de l'intelligence de la propre structure d'être-présent, et de ses nodosités, de ses déviations ou de ses ratatinements, constitutionnellement ou bien historiquement déterminés, comme vous le montrera également la conférence suivante, produit déjà par elle-même un succès thérapeutique. En règle générale, cependant, c'est précisément la question biohistorique du pourquoi d'une telle « contrariété à la norme », dans le cas surtout des névroses, naturellement, qui rendra indispensable la psychanalyse. A l'inverse, je dirai qu'une psychanalyse « guidée par des points de vue analytico-existentiels » réagira sur la technique de la psychanalyse même. Je vous rappellerai simplement ce que j'ai dit (p. 98) sur la conception analytico-existentielle du symbole. Conformément à l'ouverture de l'analyse existentielle à *toutes* les possibilités de l'être-présent, là aussi où elle croira devoir s'engager dans une interprétation du symbole au sens psychanalytique, elle ne se restreindra pas à l'interprétation sexuelle, mais elle prendra en considération toutes les possibilités d'être de l'objet symbolique en question — le serpent, par exemple. Or cela n'est à nouveau possible qu'à l'aide de l'interprétation analytico-existentielle du contenu *manifeste* du contenu de rêve. Mais une psychanalyse guidée par des points de vue analytico-existentiels se distingue aussi de la psycha-

1. Cf. Rudolf Bilz, *Die Metapher des Weltuntergangs in der Schizophrenie* (La Métaphore de la disparition du monde dans la schizophrénie), *Nervenarzt*, 20, 258 (1949).

2. *Nervenarzt*, 21, 102 (1950).

nalyse de Freud en ce que, pour elle, les données bio-historiques, telle une liaison trop forte au père ou à la mère, ne sont pas quelque chose de dernier, et qu'elle essaie de montrer comment, d'une part, de telles données ou de tels faits sont déjà l'émanation d'une structure d'être-présent modifiée (cf. à ce propos mon exposé bernois), et comment, d'autre part, ils fixent encore ou renforcent cette modification. En aidant ainsi le malade à acquérir une intelligence toujours plus grande de la propriété de son être-présent précisément, l'analyse ne veut pas faire de lui un fataliste, qui accepte que « tout soit devenu ainsi »; elle veut au contraire le rendre libre pour *tout* le pouvoir-être de l'être-présent, pour la *réolution* [*Entschlossenheit*], comme dit Heidegger, de re-porter l'être-présent à son *pouvoir-être-soi le plus propre*. C'est là le but du traitement analytico-existential. Revenir sur les « refoulements dans l'inconscient » et les éléver à la conscience, ce ne peut jamais être qu'un chemin, quoique souvent indispensable, vers ce but.

L'ÉDIFICE DE LA PSYCHIATRIE COMME SCIENCE

Après vous avoir montré que l'analytique existentielle de Martin Heidegger, sur la base de son élaboration qui dégage la structure a-priorique ou transcendantale de l'être-présent comme être-dans-le-monde, est en mesure de nous donner un *plan* pour l'édifice de la psychiatrie comme science, je dois encore vous montrer, pour conclure, comment il nous faut concevoir l'*édification* de l'édifice à ériger selon ce plan. Car la différence est grande si l'on estime que la psychiatrie scientifique ne doit être qu'un *agrégat*, constitué *historiquement*, de champs réiques et de méthodes de recherche hétérogènes, une juxtaposition de tendances scientifiques disparates et qui se combattent l'une ou l'autre; ou si nous pouvons apercevoir en elle une *articulation* — déterminée par des différences a-prioriques à l'intérieur de la constitution d'être de l'être-homme — de champs d'objets scientifiques, en termes figurés : un édifice « architectonique ». Or nous qualifions d'« architectonique » un « édifice » dont la juxtaposition et la stratification laissent reconnaître un sens déterminé, qui ressort visiblement du plan. Sans trop vouloir solliciter notre mode d'expression figuré, nous pouvons cependant dire dès maintenant que dans un édifice où aucun des différents

« appartements » ne peut constituer le tout, et où tous les appartements sont liés entre eux « dans une connexion de sens », peu importe l'endroit par où s'effectue l'*entrée*. Car contrairement au profane et au chercheur limité à un champ de recherche déterminé, le psychiatre qui comprend le sens de l'édifice de sa science a en main un fil conducteur qui lui permet de se retrouver dans tout l'immeuble, quel que soit l'endroit par lequel il y accède, des fondations jusqu'au grenier.

Mais comment devons-nous concevoir l'édification de la demeure de la psychiatrie scientifique? L'analytique existentielle doit-elle se contenter d'en projeter le plan, ou doit-elle participer à son édification même? Elle doit y participer. Car une science n'est pas une science au plein sens du terme aussi longtemps qu'elle ignore sur quelles fondations a-prioriques, sur quel *fondement* philosophique donc, elle s'*édifie*. Lorsque nous apercevons ce fondement de la psychiatrie scientifique dans la structure a-priorique de l'être-présent humain, on peut nous objecter que la psychiatrie s'occupe pourtant de l'homme psychéquement *malade*, et qu'elle doit par conséquent partir de l'être-malade psychéique! Mais de même que l'anatomie pathologique n'est pas possible sans la connaissance de l'anatomie normale, de même que la biopathologie n'est pas possible sans la connaissance de la biologie générale, de même que la psychopathologie n'est pas possible sans la connaissance de la psychologie générale, de même la psychiatrie, la science de l'*homme* psychéiquement malade, n'est pas possible sans une intelligence de la structure a-priorique ou de la constitution d'être de l'être-homme en général. Car ce n'est que lorsque celle-ci nous est connue que devient possible l'exploration de ses déviations par rapport à la « norme ». Dans cette mesure, la psychiatrie a donc absolument le même *fondement* que la psychologie, la sociologie, la pédagogie, la biographie et l'histoire en général, que la science littéraire, la poétique¹ et tout autre science qui s'occupe de l'*homme*, et non pas seulement de quelque chose en lui, ou issu de lui².

1. Emil Staiger déclare ainsi que la question de l'essence des concepts de genre poétique « conduit par sa propre impulsion à la question de l'essence de l'homme. La poétique fondamentale devient ainsi une contribution de la science littéraire à l'anthropologie philosophique ». *Grundbegriffe der Poetik* (Concepts fondamentaux de la poétique), Zurich, 1946, p. 12.

2. C'est sur la méconnaissance de cet état de choses que reposent les empiétements scientifiques de la psychiatrie, empiétements dont on se plaint souvent.

La même chose vaut aussi pour l'*analyse existentielle*, qui s'édifie sur l'analytique existentielle en quelque sorte comme son *rez-de-chaussée*. Car, comme exploration empirique-phénoménologique de *modes* et de *structures* d'être-présent déterminés, elle emprunte ses fils conducteurs immédiatement à l'*analytique existentielle philosophique*.

La séparation du terrain d'édification de la psychiatrie de celui des autres sciences qui s'occupent de l'être-homme ne devient possible que si nous considérons ces champs d'objet scientifiques et ces thématisations-là qui s'édifient en quelque sorte comme un *premier étage* au-dessus du rez-de-chaussée de l'analyse existentielle. Ce sont les champs thématiques que nous appelons psychopathologie et biopathologie.

Au centre de cette « édification » se trouve le concept de *symptôme psychopathologique*. Sur la base, en effet, de ce que nous appelons le *processus de réduction diagnostique*, des traits déterminés isolés ou des modes entiers d'être-présent se métamorphosent en des indices de maladie ou symptômes. Ainsi la forme, absolument unitaire, d'être-présent maniaque se métamorphose, par le processus de réduction diagnostique, dans la triade des *symptômes maniaques fondamentaux*, le besoin d'occupation, la fuite des idées et l'humeur exaltée. Combien il est stérile de faire ensuite dériver à nouveau *l'un de l'autre* ces symptômes, et de les « ramener » l'un à l'autre, l'histoire de la psychiatrie l'a montré. Là où nous parlons de symptômes de maladie et de diagnostic de maladie, l'homme notre semblable a cessé d'être le partenaire d'un rapport de communication, pour devenir un *cas clinique*, c'est-à-dire un individu *clinique*, appartenant à une catégorie ou à une classe clinique déterminée. Ou, pour citer encore un autre exemple : en psychopathologie, le mode d'être-présent où, analytico-existuellement, nous constatons une dé-ipséisation [*Entselbstung*] de l'ipse en faveur de l'autonomisation (*N. d. T.* : ou per-ipséisation [*Verselbständigung*]) d'un thème déterminé, par exemple, le thème de l'« hostilité du monde », thème auquel l'être-présent entier est désormais *livré*, en sorte que l'ipse ne décide plus, et que l'être-présent se trouve régi et dirigé par le « *diktat* » du thème; en psychopathologie donc, cette forme d'être-présent, dépossédée d'une façon déterminée, se métamorphose dans le *symptôme du délire* de persécution; et le partenaire de discussion, qui nous évite plein de méfiance, et qui est même inaccessible à la com-

munication *intrinsèque*, ce partenaire se métamorphose en un *cas de paranoïa*, ou paranoïde.

Il doit ressortir de tout cela ce que voulait dire Richard Hönigswald lorsqu'il déclarait¹ que les symptômes psychopathologiques « concernent » des faits de communication, qu'ils sont des faits de communication. Or la communication — non seulement la communication par la parole, mais tout le mode de communication interhumaine — est un membre structural appartenant à la structure a-priorique de l'être-homme, au sens de l'être-avec pluriel et de l'être-ensemble duel; et c'est un membre structural tout aussi « nécessaire » que l'existence, les deux dépendant immédiatement l'un de l'autre².

Dans le détail, le *processus de réduction diagnostique* se présente, comme nous l'avons déjà montré dans le cas Ellen West relativement au mode de pensée psychanalytique, qui est aussi une forme de la psychopathologie, ce processus se présente donc de la sorte : tandis que l'analyse existentielle se pénètre, par empathie, du sens et de la teneur des phénomènes d'expression parlée et autres, et interprète à partir d'eux le monde et l'être-dans-le-monde comme un fait historique, tandis qu'elle comprend donc l'être-homme comme il se montre dans ce phénomène de lui-même, la psychanalyse, elle, métamorphose la temporalisation en chronologie (en une succession de données de vie « dans le temps »), la flexion existentielle, en un processus de développement génétique, les phénomènes biohistoriques en symptômes pour des « destins de pulsions » déterminés, etc. Au lieu de l'expérience vécue du un-après-l'autre, on trouve donc ici, comme dans la psychopathologie en général, un un-après-l'autre d'expériences vécues (événements, processus, fonctions, mécanismes) dans l'âme ou dans la conscience. L'« âme » ou la « conscience » devient ainsi un second organisme, psychique, ou même un appareil psychéique, subsistant à côté de l'organisme corporel, ou avec lui. Comme nous avons pu le voir justement par l'exposé du cas Ellen West, il s'agit là d'une formidable simplification, d'un changement d'interprétation ou mésinterprétation, et d'une réduction formidable de l'être-présent humain aux catégories de la connaissance objectivante. La psychopathologie s'accorde cependant de tout cela pour trouver le « raccord » à la *biologie* qui, comme nous l'avons dit, garantit seule le *concept de la maladie* au sens médical, et la possibilité d'un *diagnostic* médical et d'une *thérapie causale*.

1. Cf. son important exposé, *Philosophie und Psychiatrie* (Philosophie et psychiatrie), *Arch. Psychiatr.*, 87, H. 5 (1929).

2. Cf. à ce propos ma conférence sur *Die manische Lebensform* (La Forme de vie maniaque), *Schweiz. med. Wschr.*, 1945, n° 3, 49, et *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, II, p. 252 sq.

C'est donc le processus de réduction diagnostique qui conduit du rez-de-chaussée de notre édifice à son premier étage, mais il le fait de telle façon que ce n'est pas seulement le chemin vers le haut et vers le bas qui demeure toujours et partout ouvert, mais aussi celui de la psychopathologie vers la biologie.

Hönigswald déjà, dans l'exposé que nous avons mentionné, a très clairement montré que là où nous parlons de symptômes de maladie et de diagnostic de maladie, nous parlons aussi d'*organisme*; car des jugements diagnostiques, dans le sens de la médecine, qu'ils signifient des états de fait psychéiques ou corporels, sont, en règle générale, des jugements de fin ou de valeur *biologiques*, mesurés à la norme de l'intégrité des actes et des fonctions d'un « organisme ». Dans le cas de la manie, cela ressort déjà du fait que nous concevons la triade maniaque comme l'expression d'« une hyperfonction de l'organisme », et plus particulièrement du système nerveux; dans le cas du délire schizophrène de persécution, cela ressort du fait que nous le concevons comme le symptôme d'un cours fonctionnel perturbé de l'organisme, et plus particulièrement du cerveau, en un mot, comme l'expression d'un « processus » biopathologique supposé.

Il ressort de tout cela que le champ d'objet de la psychopathologie ne peut être conçu sans celui de la biologie et de la biologie héréditaire, de la biopathologie et de ses nombreuses branches particulières, sans préjudice de l'autonomie purement thématique et méthodologique de chacun de ces domaines. En conséquence, la demeure de la biologie est effectivement située immédiatement à côté de celle de la psychopathologie. Et en font donc partie l'anatomie et la physiologie normales et pathologiques, la pharmacologie et, avant tout, la neurologie. Là aussi, nous devons toujours laisser ouvertes les portes entre tous ces champs d'objet; et la montée depuis le fondement comme la descente jusqu'au fondement doivent toujours rester possible. Cela demande encore à être exposé plus en détail.

Si nous nous tournons de l'*image* des portes ouvertes entre psychopathologie et biopathologie vers la *chose*, à savoir vers la chose effective : vers le fait qu'on ne peut les concevoir séparées l'une de l'autre, il s'agit là, pour nous servir d'un exemple très instructif de W. Szilasi, du même fait que celui de la relation entre gauche et droite. Lorsque je dis gauche, je dis aussi, implicitement, droite; car gauche

est seulement possible comme l'opposé de droite à l'intérieur de l'unité de l'« espace orienté ». Et inversement : de même que gauche n'a donc un sens que par rapport à droite, de même psyché ou âme en général n'a un sens que par rapport à soma ou corps, les deux n'étant possibles qu'à l'intérieur de l'unité de la structure a-priorique de la constitution d'être de l'être-homme. Il est en effet enclos, décidé dans cette structure que l'homme « existe » aussi bien en âme qu'en corps. Le langage distingue là très précisément : où il parle de quelque chose de corporel qu'il conçoit comme séparé de la « psychéité » il ne parle pas de corps [*Leib*], mais simplement de corps [*Körper*], ou de chose. Inversement, nous ne parlons de corps [*Leib*] que là où l'âme ou l'esprit sont en jeu, comme par exemple dans l'expression *corpus de mot* [*Wortleib*]¹. L'expression « corps animé » est un pléonasme.

Un autre fondement que le fondement a-priorique de la dépendance qui lie la psychopathologie à la biologie et inversement, un fondement qui renvoie cependant au premier, nous est donné par le fondement de la psychopathologie dans l'idée d'une *expérience* commune. Nous pouvons à nouveau nous référer là à Hönigswald : « Un système de données de fait qu'il faut apprêhender et caractériser passe pour "pathologique" lorsqu'il fait sentir des déviations par rapport à l'idée, mesurée aux exigences de valorisation, idée d'une expérience dite générale ou commune ; lorsqu'il fait donc sentir des déviations par rapport à la régularité objectale de la nature — des déviations qui, par suite de leur extension et de leur propriété, menacent la persistance de l'individu². » Or menace, pour Hönigswald, ne signifie pas ici menace *uniquement* « naturelle », corporelle ou organique, mais « aussi et avant tout menace de la valence sociale ».

Par là, nous avons non seulement éclairé de plus près l'exigence d'ouverture des portes entre psychopathologie et biologie, mais nous avons aussi montré pourquoi la descente jusqu'au fondement de l'édifice et la montée de ce fondement jusqu'à la psychopathologie et à la biologie doivent toujours être possibles. Mais cela aussi demande encore quelques éclaircissements.

Le processus de réduction diagnostique, qui conduit

1. Une succession de sons ne forme donc un *corpus de mot* que lorsqu'elle possède, d'une part, une *signification* de mot mentale et, d'autre part, que lorsqu'elle sert une *annonce* psychéique.

2. *Op. cit.*, p. 731.

de la possibilité a-priorique de l'être-avec et de l'être-ensemble jusqu'au fait de la communication, et de celle-ci jusqu'au concept de symptôme, et de celui-ci jusqu'au concept de l'organisme, n'a pas seulement la signification d'une dialectique pour ainsi dire réductrice, au sens de Le Senne¹; cette dialectique — comme tout processus mental digne de ce nom — trouve bien plus son appui dans des différences « qui sont dans la nature de la chose », ici donc dans des différences de la structure a-priorique de l'être-présent². De la psyché aussi bien que de l'organisme, nous pouvons dire qu'ils appartiennent au caractère d'être, certes voilé, mais en lui-même « éclos » de façon d'autant plus dévoilée : à la *facticité* de la *jection* de l'étant que nous appelons homme; ils font partie de son « présent »³ [*Da*]. L'être-présent n'est pas en mesure, en effet, de décider soi-même qu'il vient en l' « être-présent » ou qu'il est; il « n'a pas posé son fond soi-même », mais il lui est livré en réponse [*überantwortet*]. La « *facticité de la livrée en réponse* » [*Überantwortung*] est ce que Heidegger appelle *jection*. Il ne s'agit donc pas là de la *facticité* nue du fait effectif d'un *existant*, mais d'un caractère d'être de l'*être-présent*. Ce « que » (causal) ne se trouve jamais dans une contemplation intuitive, mais ne peut être « éclos » que dans la situation ou l'accordement de l'être-présent [*Gestimmtheit*]; non pas éclos cependant, cela va de soi, au sens d'une conclusion logique relativement à un existant intramondain, mais au sens de l' « éclosion du-présent » [*Da*] (*ibid.*). Or, si l'effectivité du fait qu'il est factuel est *immédiatement éclos* à l'être-présent dans la *jection* de la « tonalité », [*Stimmung*] cela signifie en même temps que le *pourquoi* de ce que (causal) lui est occulté (p. 276).

Or l'être-présent humain, précisément comme être-présent, n'est pas un étant capable de « rester arrêté, debout » dans l'éclosion immédiate du-présent [*Da*] dans la *tonalité*, mais c'est un étant dans la compréhension-d'être duquel fait irruption la *question du pourquoi*, un étant qui ne s'accommode donc pas de l'occultation du pourquoi. Il veut *savoir* pourquoi l'étant est, tout étant;

et à plus forte raison, l'étant qu'il est lui-même. Le mode d'être-présent où il s'agit purement pour l'être-présent du savoir, nous l'appelons, comme on sait, la science. Le concept existentiel de la science est porté par la question du pourquoi. Et s'il s'agit de la question du fond occulté à l'être-présent même, fond de son que (causal) [cause-qu'il-est], nous nous trouvons alors en plein milieu de la science de la *vie*, de la biologie, de la biologie héréditaire, de la psychologie et de la psychopathologie biologiques. En tant que sciences, elles métamorphosent à chaque fois le pourquoi au sens de la *facticité* de la livrée en réponse de l'être-présent en son fond, elles le métamorphosent en le pourquoi du *fait* de son « être-en-vie » en tant qu'étant intramondain. Et ces sciences ne demandent pas seulement pourquoi cet étant, l'homme en général et cet homme-là singulier, est « venu au ou dans le monde », mais elles demandent aussi ce qui le « maintient » dans le monde ou « en vie ». (Ainsi, la *jection* ne signifie-t-elle pas seulement la *jection* dans la *vie*, mais aussi son constant être-en-jet.) Cette flexion de la *facticité* de l'être-présent en un étant factuel, ici ou là à portée de main et présent, est-elle accomplie, toutes les portes sont alors naturellement ouvertes aux questions scientifiques du pourquoi, aux questions sur la *totalité des possibilités d'être à l'intérieur desquelles* l'être-présent se tient ou se perd (cf. p. 91). Le chemin est maintenant libre pour les différents projets-de-champ, horizons d'intellection ou thématisations scientifiques qui « modifient et articulent » à chaque fois la compréhension d'être en tant que telle, selon leur mode, dans des directions déterminées. Ce n'est que lorsqu'on ne perd pas de vue ce rapport de la thématisation scientifique avec la compréhension-d'être en général, que l'on peut aussi ne pas perdre de vue et parcourir vers le haut et vers le bas le chemin entre l'analytique existentielle et les champs d'objet isolés de la psychiatrie. Ces champs s'avèrent alors toujours plus clairement comme *prescrits*, certes, dans l'essence de l'être-homme en général, mais aussi comme des thématisations scientifiques qui le *varient* sans cesse à nouveau selon un mode déterminé. Ce que nous appelons en termes imagés les étages de l'édifice psychiatrique, ce sont ces thématisations-là, et rien d'autre.

Au-dessus du premier étage de l'édifice psychiatrique de la psychopathologie et de la biopathologie, avec leurs innombrables laboratoires, salles de recherche et méthodes de recherche, etc., s'élève maintenant celui de la psycho

1. Cf. l'œuvre remarquable, et bien trop peu connue de René Le Senne, *Obstacle et valeur*, aux éditions Montaigne, Paris, s. d.

2. Il s'agit donc ici de différences « qui sont dans la chose même, et non pas dans notre compréhension ». W. Szilasi, *La Science comme philosophie*, p. 50.

3. Cf. *Sein und Zeit*, p. 135.

et de la somatothérapie. Entre celles-ci aussi, les portes doivent toujours rester ouvertes, au cas où nous ne préférions pas n'ériger, en pratique, aucune cloison entre elles. Car la situation est aujourd'hui la suivante, à savoir que le traitement psychéique est sans cesse secondé par des traitements pharmacologiques et, au sens le plus large du terme, gymnastiques, climatiques et physiques; et le traitement corporel est « combiné » avec un traitement psychéique. Au-dessus de l'étage de ces champs d'objet se situe cependant celui de la thérapie, dans la mesure où *tout* traitement psychiatrique ne peut être entrepris et mené à terme dans une forme scientifique, c'est-à-dire *conforme à la chose*, que s'il est guidé par la connaissance de son champ *réique* originel, à savoir l'être-homme et ses flexions thématiques. Nous rencontrons ainsi l'objection toute proche, selon laquelle l'étage de la thérapie psychiatrique devrait se situer immédiatement au-dessus du rez-de-chaussée de l'analyse existentielle, et cela parce que la psychiatrie, comme science médicale, a fait et fait ses expériences par le chemin précisément de la thérapie. Mais, à part le fait que nous n'édifions nos étages ni selon des points de vue historiques ni selon des points de vue génétiques, nous ne les édifions pas non plus télologiquement, c'est-à-dire selon le but pratique suprême de leur « application », qui ne peut être que la thérapie; nous les édifions selon les points de vue « intrinsèques », c'est-à-dire immanents à la psychiatrie. Comme l'a dit Szilasi : « La science n'est pas la science intrinsèque lorsqu'elle est appliquée, c'est-à-dire captive des occupations¹. »

Il existe cependant là aussi une connexion « directe » avec l'analytique existentielle et l'analyse existentielle, dans la mesure où le rapport médecin-malade, comme forme déterminée de l'être-avec et de l'être-ensemble, à savoir comme état de besoin et comme aide (V. von Weizsäcker), a son « origine » dans la structure a-priorique de l'être-présent comme être-avec et être-ensemble.

Autant la thérapie psychiatrique, dans chacune de ses formes, doit nécessairement préserver la connexion avec les étages inférieurs, autant elle doit être une thérapie réellement psychiatrique et non pas dilettante, aussi peu avons-nous déjà le droit de voir en elle l'étage suprême de notre édifice. Car l'étage supérieur, de même que le toit qui doit protéger tout l'édifice contre les vents et les

1. *Puissance et impuissance de l'esprit*, p. 169.

intempéries des influences étrangères à la psychiatrie, et surtout dilettantes, c'est le *principe clinique* proprement dit, bref, la « clinique », qui l'occupe. C'est elle qui prend à son service les explorations de tous les champs d'objet psychiatriques, et qui règle ce service. Cette régulation ne s'effectue cependant pas dans le sens de la surveillance d'une « organisation tectonique » simplement technique, mais dans le sens de l'intelligence de l'articulation et de la hiérarchie de ces champs d'objet, de l'état où se trouvent à chaque fois leur niveau théorique et leurs expériences pratiques-thérapeutiques, et du but clinique suprême enfin, qui est d'accomplir, par tous les moyens à disposition, la *tâche médicale*, le « faire au chevet du malade », de façon non pas seulement « communicative » mais aussi *conforme à la chose*. Notre « image » ne doit cependant pas faire supposer que le principe clinique ne commence son travail qu'à l'étage supérieur; bien au contraire, comme nous l'avons déjà vu dans la description du processus de réduction diagnostique, il participe à la tâche dès le départ, dès le fondement. Car ce n'est que dans la mesure où il participe à l'édification de *tout* l'édifice qu'il peut satisfaire à sa tâche, qui est d'établir un *système* de la « pathologie et de la thérapie » des formes de maladie psychiques.

Il ne reste plus qu'à ajouter que la « clinique » n'a pas seulement à s'occuper de ce que les portes entre les différents champs d'objet de sa maison restent ouvertes, mais aussi de ce qu'existent de larges fenêtres vers l'extérieur, non seulement vers toutes les autres sciences qui travaillent à l'exploration de l'homme, mais aussi vers tous les arts qui l'exposent, et à plus forte raison vers la « vie » même.

Et par l'intelligence de l'essence de la psychiatrie comme science s'éclaire aussi l'intelligence des possibilités essentielles de ce mode d'être humain que nous désignons comme l'*être du psychiatre*¹. Car l'idée d'une psychiatrie comme science presuppose comme condition de sa possibilité un mode d'être de l'être-présent qu'elle doit être capable non seulement de projeter architectoniquement, mais aussi, d'apprehender comme sa *tâche propre*. L'architecte de la psychiatrie comme science n'est donc pas le « psychiatre », mais l'être-présent en tant que tel selon le mode de la science en général, et de la science psychiatrique en

1. Cf. à ce propos Marlin Heideggers *Daseinsanalytik und das Selbstverständnis der Psychiatrie* (L'Analytique existentielle de Martin Heidegger et la compréhension de soi de la psychiatrie).

particulier. Et le « psychiatre » est à nouveau celui qui *est* factuellement ce mode d'être, qui s'y connaît en lui, qui est au courant du sens et de la fin de chacun des appartements et de leur aménagement, et qui *agit* ou « manie » d'après tout cela « en meilleure conscience ». Mais de même que l'être-psychiatre exige à nouveau, pour sa part, et comme son corrélat, l'être-malade humain, l'être-malade comme homme, de même le fait du psychiatre exige comme son corrélat le fait du malade qui « veut être remanié (traité) conformément à la chose et au mieux ». Et il résulte à nouveau de ces deux exigences, l'histoire de cet être-avec et de cet être-ensemble, de même que le sort du traitement.